

LES GRANDES ENQUÊTES DU « PETIT PARISIEN »

MARSEILLE, PORTE DU SUD

Une enquête sur le port de Marseille ? Pourquoi ? Voici :
La France devrait être la plus grande nation maritime de l'Europe : sa position géographique l'avait destinée à ce rôle merveilleux. Regardez la carte du monde ; voyez la place qu'occupent nos longues frontières marines, les échappées que nos ports offrent vers les terres lointaines ; nous sommes un seul et même pays qui sort du continent et tout ce qui y entre : plus que l'Angleterre, la France devrait être un lieu de transit. L'est-elle ? Trop peu, il ne lui manque qu'une marine marchande vigoureuse. On n'accomplira jamais œuvre plus utile qu'à l'élargir la-dessus l'attention des générations nouvelles.

Cette marine, si elle guérit un jour sa chlorose, trouvera-t-elle des instruments susceptibles de servir sa force retrouvée ? Et parmi eux, le plus nécessaire, le plus gravement important : le port ?

Où, Le port français n'est peut-être encore pas ce que l'on peut rêver de meilleur. Il vit cependant, d'une belle et ardente vie. Et parait-il, le premier est Marseille : premier chez nous, un des premiers dans le monde. C'est une gloire. Ses bateaux sillonnent toutes les mers, Marseille est la porte qui mène à nos colonies, aux colonies des autres pays, aux pays de Méditerranée, d'Océan indien, de mer de Chine, d'Atlantique, et de Pacifique. Sa vie internationale est intense.

Où, Il faut présenter Marseille aux Français ; Marseille avec ses peuples mêlés, ses bateaux, son port, ses émigrants, ses travailleurs de la mer, les dockers, les marins au long-cours, ses personnages pittoresques, ses quartiers douteux, l'envers de son port et jusqu'à sa Camébière.

En regardant Marseille, on se rappelle qu'aux jours passés les orgueilleux marins de France se disaient rois des mers, refusaient de laisser à d'autres le titre de « roulier des mers ». Marseille est une consolation.

L'extraordinaire fourmillement de notre grand port, avec ses beautés et ses tares, on le trouvera, prodigieusement évoqué, dans les tableaux qu'en a brossés notre collaborateur Albert Londres, dont nous publions aujourd'hui le premier article.



MES BATEAUX VONT PARTIR

Pour ceux qui ne voient les choses qu'à travers des tonnes appelées aussi « tonneaux », Marseille n'est pas le plus grand port du monde.

New-York tient la tête des « tonneaux ».

Je me demande ce que les Américains peuvent faire de tous ces tonneaux, eux qui ne boivent que de l'eau !

Londres aussi a plus de tonneaux que Marseille.

Anvers aussi a plus de tonneaux.

Et Hambourg ? Il avait perdu tous ses tonneaux pendant la guerre, ce pauvre Hambourg. Mais aujourd'hui il est content. La mer les lui avait gardés. Elle les lui a rendus. Et comme ils avaient fait des enfants, Hambourg a tout autant de tonneaux que Marseille.

Et Gênova ? Eh bien ! il faut vous le dire, Gênova qui n'est autre que Gènes, ayant, à la fin de l'année dernière, enlissé ses tonneaux, est arrivée à dresser un monument dépassant d'un cercle le monument-frère de Marseille.

Tous ces tonneaux prouvent évidemment que j'ous l'honneur de m'entretenir avec le président de la chambre de commerce ; à part cela, ils ne changent rien à la chose que je veux vous montrer.

C'est un port, d'ailleurs et non une cave.

C'est l'un des plus beaux du bord des eaux. Il est illustré sur tous les paravents. A tout instant du jour et de la nuit, des bateaux labourent pour lui au plus loin des mers. Il est l'un des grands seigneurs du large. C'est un phare français qui balaye de sa lumière les cinq parties de la terre. Il s'appelle le port de Marseille.

Il a plus de cinq kilomètres de long. Il n'en finit plus. Peut-être bien a-t-il six, ou même sept kilomètres. Môle A, Môle B, Môle C. Il est presque au milieu de l'alphabet, le port de Marseille... C'est le marché offert par la France aux vendeurs du vaste monde. Les chameaux portant leur faix vers les mahonnés d'au delà nos mers, sans le savoir, marchent vers lui. Port de Marseille, cour d'honneur d'un imaginaire palais du commerce universel.

Tous les vieux noms connus des hauts barons de la mer sont affichés là, aux frontons de ces mûles, comme une courtoise invitation au voyage. La Paquet, la Transat, la Ciprien Fabre, les Chameaux Reunis, les Transports, les Messageries Maritimes à tête de licorne, La Peninsulaire, La Nippon Yusen Kaisha. Où voulez-vous aller ? Au Maroc, en Algérie, en Tunisie ? Au Sénégal, en Egypte ? Au Congo, à Madagascar ? En Syrie, à Constantinople ? Au Tonkin ? Aux Indes ? En Australie ? En Chine ? En Amérique du Sud ? Faites votre choix. Ici, on embarque pour toutes les mers, pour la Rouge et la Noire, pour tous les continents, tous les canaux, tous les golfes. On vous en montrera, des pays ! On vous en fera connaître, des choses insoupçonnées ! Pas un coin, si bien endormi qu'il fut que nous n'ayons déjà réveillé autour du monde. On part pour tous les océans, l'Atlantique, l'Indien, le Pacifique.

C'est moi, Marseille...

Ecoutez, c'est moi, le port de Marseille, qui vous parle. Je suis le plus merveilleux kaléidoscope des côtes. Voici les coupées de mes bateaux. Gravez-les. Je vous ferai voir toutes les couleurs de la lumière ; comment le soleil se lève et comment il se couche en des endroits lointains.

Vous contemplez de nouveaux signes dans le ciel et de nouveaux fruits sur la terre.

Montez ! montez ! je vous emmènerai de race en race. Vous verrez tous les Orientaux — le proche, le grand, l'extrême.

Je vous montrerai les hommes de différentes peaux, le brun, le noir, le mordore, le jaune, aux enlacements, en chemise aux Indes, en robe en Chine, et marchant sur de petits bancs au pays du Soleil levant.

Je vous ferai connaître toutes les femmes, celles dont le voile prend au-dessous des yeux, celles au voile blanc, celles au voile noir ; celles au bambou coupant leur front. En kimono, en pagne, drapées ou culottées. Vous sentirez se poser sur vous des regards dont vous n'avez encore nulle idée. Il y en aura de brûlants, de tranchants, d'insistants, de royaux, d'indéchiffrables. Vous verrez des femmes qui, lorsqu'elles marchent, font le bruit d'une vitrine de joaillier qui s'écroule, tellement elles sont ces créatures, couvertes d'or, d'argent, d'ambre, d'ivoire et de verroteries. Vous en verrez aux cheveux coupés franchement en brosse, d'aides à qui il faut deux jours et l'aide de toute une famille pour préparer à l'indin ainsi que les soldats d'une armée immense. Comme eux ils saignent mais ce n'est que du caoutchouc pour se permettre de rouler en automobile.

Tu verras les vaches à bosse et à tête plate se promener dignement sur les plus beaux trottoirs des plus grandes villes et saluées avec respect par tout un peuple et tu leur céderas la place devant les églises, parce que là-bas, elle ne font pas partie de la race animale mais de la race divine et que toi, tu n'es qu'un homme.

Tu apprendras que les singes ne vivent pas derrière des grilles, mais en grande assemblée libre. Ils ne se dérangent guère quand tu passeras, et la première fois, en les apercevant de loin, tu croiras diriger tes pas vers une tribu d'indigènes.

Si tu es chasseur, tu tueras des lions où il y a du zèbre et des tigres, où il y a du chevreuil.

Mes bateaux sifflent. Ils vont lever l'ancre. Monte ! Tu ne peux pas imaginer ce que je vais encore te dévoiler. Ce sont des miracles. Il s'agit de l'œuvre incroyable, accomplie aux pays chauds par les hommes de la race blanche. Les Anglais, les Français, les Italiens, les Allemands, les Hollandais, les Belges, les Espagnols, viens voir combien ils ont travaillé ! Ils ont été jusqu'à s'attaquer au grand corps de la terre. Ils l'ont transpercé de part en part à trois endroits : à Suez, à Corinthe, à Panama. A cinq jours d'ici, je te montrerai, en plein dans la mer, la statue d'un Français qui a osé cela : Lesseps.

Ils ont brisé les vagues des océans. De rochers torrides, ils ont fait des villes. Les pieds dans l'humus, ils ont déjoué les routes, à travers des jungles échevelées. Tu verras les pays où il est apparu le chemin de fer. A qui bon te le décrire avant ? Tu ne croirais pas... Mais tu verras... Tu verras qu'il n'y a pas qu'un soleil, comme le prétendent les physiciens. Il y a deux : le bon soleil qui donne la lumière à l'enfant, le mauvais soleil qui fait chanter les tantes des toits, les feuilles des arbres, les toilettes des femmes et le cœur des hommes, puis le méchant soleil qui tombe sur l'enfant, le malade, les tantes, les feuilles, les femmes, les hommes, et assomme tout.

Je te ferai connaître la chaleur mortelle. Je te ferai sentir les vents des déserts. Je te ferai regarder toutes les religions. Peut-être te montrera-t-on un typhon. Je suis le port de Marseille. C'est moi qui te parle. Vois mes bateaux qui s'en vont...

J'étais sur ce chemin qui domine le bassin de la Joliette. Le port s'ouvrait devant moi. Quatre bateaux, sortis par la passe opposée, prenaient le large, lentement, vers le Sud.

L'un était couleur terre de Sienne, ses deux cheminées semblaient lui entrer dans le corps. C'était un Anglais, en route pour Bombay.

Le deuxième était tout noir, avec un haut château dominant son avant. Il était français et s'en allait vers Yokohama.

Le troisième était blanc et ses cheminées portaient au sommet une colerette tricolore. Il cinglait vers la Syrie.

Le quatrième était un tout petit torpilleur américain quittant l'Europe, couleurs au vent...

(A suivre.) — Albert LONDRES.

Alain Gerbault CALLIZO A VOLÉ A 12.800 MÈTRES C'EST LE RECORD DU MONDE

Poursuivant son audacieux voyage, Alain Gerbault est arrivé aux îles Samoa.

Un splendide exploit a été accompli, hier soir, par un aviateur français : Jean Callizo a battu le record du monde d'altitude.

C'est une spécialité dans laquelle le réputé pilote est grand maître ; le 10 octobre 1924, il avait réussi à ravir à Sadi Lecointe ce trophée mondial en montant à 12.066 mètres. Hier, il a volé à une altitude plus grande sur un Spad Lorraine 450 chevaux, muni d'un turbo-compresseur Rateau.

Parti à 17 heures du aérodrome de Brie, sous le contrôle de M. Georges Blanchet, champion de sphère et officier de l'Aéro-Club de France, Callizo tint l'air 2 heures 20 ; à 19 h. 20, il atterrissait sur l'aérodrome du Bourget.

Rapidement avisé de cet atterrissage imprévu, M. Blanchet se hâta de venir au Bourget avec M. Anxiol pour contrôler le barographe. Les aiguilles indiquaient un vol à 12.800 mètres : le record du monde était battu.

Le recordman raconte les péripéties de son ascension.

La nouvelle annoncée à Callizo fut pour lui un précieux réconfort ; à l'infirmerie de l'aéro-port, il se remuait de ses fatigues. Voler à semblable hauteur est tâche déprimante ; la pression atmosphérique est si forte, le froid si vif que l'organisme humain est très éprouvé. Un officier du 34^e aviation et le pilote Douchy prodigèrent des soins à Callizo qui déjà racontait son voyage et son ascension.

— J'ai été fort gêné peu après mon départ ; à 2.500 mètres, trois couches d'épais nuages barraient ma route. Parti d'abord en direction sud-ouest de Paris, je dus obliquer vers le sud-est, puis vers le nord. J'avais trouvé le bon chemin et, au-dessus des nuages, je pus monter à ma guise, dans un ciel superbe. Je survolais Compiègne, Chantilly ; tout allait bien à bord ; l'appareil, le moteur, le turbo-compresseur me donnaient entièrement satisfaction. L'ascension était terminée ; le record était à moi. La descente commença sans incident. Déjà j'étais au-dessus de Paris. Je voulais regagner Brie, mais des nuages me gênaient ; je fis demi-tour et vins me poser au Bourget.

Et tout en regagnant Paris en automobile, Callizo nous dit sa joie. Elle est légitime, car pour réussir pareil exploit, il faut travailler de longs mois.

Plusieurs fois, cette année, l'Américain Mac Ready avait tenté sans succès de réaliser pareille performance.

Le record de Callizo semble devoir être rapidement reconnu par l'Aéro-Club ; la vérification du barographe sera faite aujourd'hui sans doute par les soins du laboratoire du Conservatoire des arts et métiers.

Au marché des changes

Une nouvelle tension s'est manifestée hier au marché des changes. Alors que les cours, samedi, ne dépassaient pas 169 25 pour le livre et 34 83 pour le dollar, ces deux devises s'inscrivaient respectivement, hier matin, à 169 50 et 34 88, progressèrent jusqu'à 172 80 et 35 58, et tombèrent en clôture à 172 et 35 41.

La livre terminait à 1 15, le franc suisse à 6 80 et le franc belge à 0 96.

Olaf de Norvège va être fiancé à Astrid de Suède « la plus jolie princesse d'Europe »

Londres, 23 août (d. Petit Parisien). — Un message British United Press de Copenhague signalait, d'après des informations reçues d'Oslo, que l'on s'attendait très prochainement à l'annonce de fiançailles précieuses entre le prince héritier Olaf de Norvège et la princesse Astrid de Suède. La jeune princesse se trouve en ce moment avec ses parents, le prince et la princesse Charles de Suède, à la cour de Norvège. Nièce du roi de Suède, la princesse Astrid, que l'on dit la plus jolie princesse d'Europe, est âgée de vingt ans.

A plusieurs reprises, en Angleterre, depuis un an, on a parlé de fiançailles avec le prince de Galles, mais ces rumeurs ont été chaque fois démenties.

Les services de l'instruction physique et de la préparation militaire

Une note du ministre de la Guerre dit qu'à la suite de la suppression du haut commissariat à la Guerre des informations erronées ont été publiées au sujet de la nouvelle organisation des services de l'instruction physique et de la préparation militaire.

Le général Ehard a été maintenu, ont été simplement rattachés au cabinet du ministre de la Guerre.

M. Jean Bourguignon, directeur honoraire du cabinet civil de M. Painlevé, a été chargé de centraliser auprès du ministre les questions d'ordre civil ayant trait à l'instruction physique et à la préparation militaire.

Le général Ehard est né à Liguell en 1867.

Ancien engagé volontaire, il est commandeur de la Légion d'honneur et appartient à l'infanterie.

Kamenev serait prochainement nommé ambassadeur (?)

Riga, 23 août (dép. Havas). — A la suite de la révocation de M. Kamenev, qui a perdu, avec le commissariat du Commerce, toute fonction gouvernementale, on s'attend à le voir abandonner sous peu son poste de candidat au bureau politique.

Du même coup, la situation de M. Trotski se trouve fort compromise. Il reste seul représentant de l'opposition dans le bureau politique et ne doit cette faveur qu'aux services éblouissants qu'il rendait pendant la guerre civile à la cause révolutionnaire.

Actuellement on estime qu'il a perdu toute autorité, sinon sur les masses communistes, qui semblent, au contraire, se ranger de son côté, du moins dans les conseils du gouvernement, d'où les chefs actuels s'efforcent de l'exclure.

On croit que M. Kamenev sera désigné prochainement pour une ambassade, celle de Londres sans doute, où M. Krassine n'est jamais entré en fonctions.

Le déraillement du Berlin-Cologne

Berlin, 23 août (dép. Havas). — Suivant les journaux, la police aurait arrêté un individu soupçonné d'avoir pris part à l'attentat commis dernièrement contre l'express de Berlin-Cologne.

CHEZ LE BOUCHER

— Comment, ça une côtelette ?
— Dame, ma petite mère, si les prix augmentent plus, tant bien que la côtelette baisse !

UN INCENDIE AUX MAGASINS GÉNÉRAUX D'AUBERVILLIERS

Du bâtiment 28, entièrement brûlé, l'on put sortir à temps 75.000 litres d'alcool, mais toutes les autres marchandises entreposées sont détruites.

Les dégâts sont estimés à plusieurs millions.

Vers 22 h. 30, trois petites explosions alertèrent le personnel de garde des Magasins généraux, à Aubervilliers. Et presque aussitôt on vit des flammes s'élever du bâtiment numéro 28, parallèle à la rue des Cardinaux, mais séparé d'elle par un autre bâtiment.

Le service d'incendie des « Magasins » disposa immédiatement de tous ses moyens, en même temps que les pompiers de Paris étaient alertés.

L'alarme fut d'autant plus grande que, dans ce bâtiment, se trouvaient trois immenses bacs américains contenant 75.000 litres d'alcool.

C'est au déplacement de ces trois bacs que le personnel s'employa aussitôt, dans une hâte fébrile qu'on s'imaginait. Et fort heureusement ce déplacement put se faire.

Les pompiers d'Aubervilliers arrivèrent silencieusement par ceux des casernes Blanche, Château-Landon, Biche, Carpeaux, Parmentier, Ménilmontant et Boursault. Le lieutenant-colonel Andrieux et son état-major dirigèrent les opérations.

Au bâtiment 28, qui occupait une superficie de 100 mètres sur 50 mètres, abritaient des réserves de sucre, des débris du Châtelet, un dépôt de fer-blanc et un dépôt de verrerie et de grosses quantités de caoutchouc qui, en se consumant dégagent une odeur particulièrement suffocante.

Onze grosses lances furent mises en batterie. Des torrents d'eau déversés parvenant à limiter le sinistre, qui aurait pu prendre de formidables proportions, un bâtiment voisin contenant de grosses quantités d'alcool et de pétrole.

Un sapeur fut légèrement contusionné, mais l'on n'eut heureusement aucun autre accident de personne à déplorer.

A minuit et demi tout danger d'extension de l'incendie était écarté. Néanmoins, les pompiers restèrent sur place longtemps encore.

Une foule énorme, malgré l'heure tardive, séjourna aux abords des Magasins généraux, foule difficilement contenue par le service d'ordre. Des gens étaient venus de Saint-Ouen, alors que la moitié de la population d'Aubervilliers était déjà à l'hôtel.

Sans qu'aucune estimation ait pu être faite, il est vraisemblable que les dégâts se chiffrent par millions.

RUDOLPH VALENTINO EST MORT

New-York, 23 août (dép. P. Parisien). — Hollywood vient de perdre un de ses acteurs les plus brillants et les plus populaires. Rudolph Valentino est mort aujourd'hui à midi à l'âge de trente et un ans.

La mort de Valentino a produit une vive impression sur la population de New-York, dont il était un des favoris. Les journaux ont aussitôt publié des éditions spéciales relatant les derniers moments et décrivant la rapide et brillante carrière de l'artiste. — E. Bourdin.

(Né à Castellino, en Italie, le 16 mai 1895, Rudolph Valentino de son vrai nom Rodolfo-Alfonso-Rafael Guglielmi, fit des études agricoles assez poussées et vint aux Etats-Unis en 1914 comme immigré. Il connut quelque temps la misère, fut chasseur dans un restaurant,



M. Bonamy de la Chesnaie le juge d'instruction chargé de l'affaire Gaston Guyot.

grippe infectieuse, mais quelle s'y était suicidée à l'hôtel où elle était descendue avec son mari.

Et hier, en poursuivant notre enquête personnelle, nous avons vu que Mme Guyot-Barbichon s'était suicidée d'un coup de revolver ; nous avons également appris que la première femme de l'étranger de Fresnes-sur-Marne n'a pas succombé à une affection cardiaque, comme il l'a toujours affirmé, mais qu'elle s'est aussi suicidée d'un coup de revolver.

— Je porte malheur aux femmes ! s'est, devant des amis, un jour, exclamé avec cynisme Guyot, faisant allusion à ses deux veuvages, dont le dernier avait suivi de trois mois à peine son remariage.

Deux femmes légitimes suicidées, une amie étranglée et dont le cadavre a failli être carbonisé... Il est, cette fois, permis d'être d'accord avec Guyot, « l'homme qui porte malheur aux femmes ».

Certes, il est dans la vie de singulières coïncidences, mais il est troublant de constater que les deux femmes de l'étranger incendiaire de Fresnes-sur-Marne sont décédées de mort violente, toutes deux au cours d'un voyage effectué en compagnie de leur mari. Toutes deux se sont suicidées la nuit, d'une balle de revolver dans la tête. Chacune fois, Guyot fut le seul témoin du drame que, dans la suite, il dissimula soigneusement aux parents.

Des enquêtes judiciaires qui certainement se sont bornées à de simples « constatations légales » ont suivi chacun de ces décès. Elles ont conclu au suicide.

Mais, aujourd'hui, après l'acte féroce de Guyot étranglant son amie et tentant de faire disparaître toute trace de son crime en brûlant le cadavre, les « morts violentes », restées jusqu'ici ignorées, des deux épouses peuvent paraître, aux yeux de magistrats instruits, mériter qu'on en examine d'un peu près les circonstances.

LA FIN TRAGIQUE A MONTE-CARLO DE MME GUYOT-BARBICHON

L'acte de décès de Mme Charlotta Guyot-Barbichon, que l'étranger de Fresnes-sur-Marne épousa en novembre 1920, est enregistré, nous l'avons dit, à la mairie de Monte-Carlo. Il porte qu'elle est morte le 15 février 1921, à l'hôtel « Sun Palace », et en indique, par ce simple mot, la cause : suicide.

Notre correspondant de Vichy a pu joindre, dans cette ville, où nous trouvons actuellement le directeur du « Sun Palace », M. Casanova, qui lui a fourni les suggestifs détails que voici :

Vichy, 23 août (dép. Petit Parisien). — Le directeur du « Sun Palace », où mourut en 1921 Mme Charlotta Guyot-Barbichon, m'a déclaré :

— Je me souviens d'une façon très précise, car il déchiffra maints commentaires parmi les hôtes et le personnel du « Sun Palace », et surtout une enquête de la police monténégrine du suicide de Mme Charlotta Guyot-Barbichon. Il y avait à peine une semaine que M. et Mme Gaston Guyot étaient des



En haut : Rudolph Valentino à la ville ; en bas : l'artiste dans « Monsieur Beaucaire » ; à droite : dans « Arbres sanglants ».

puis un moment d'insouciance, et obtint en cet art de très vifs succès. Sa partenaire était miss Joan Sawyer, qu'il épousa, et qui l'a soigné avec un grand dévouement jusqu'à sa mort.

Il réussit bientôt à se faire engager comme figurant par une entreprise de cinéma. Remarqué par le romancier espagnol Blasquez Ibanez, il tourna le rôle de Julio dans les quatre « Cavaliers de l'Apocalypse », film tiré du roman de cet auteur, et s'y révéla un acteur de talent. Il joua ensuite dans le Cheick, Monne le Marin, le Droit d'avis, enfin dans Arbres sanglants, Monsieur Beaucaire, l'Incendie rouge, l'Agité noir, qui le consacrèrent définitivement.

C'est le don Juan de l'écran, qui disparaît, l'incomparable jeune premier au fin visage, à la noble élégance, au jeu souple et séduisant.

A la deuxième page : Tropes de bonne humeur

